



La console de l'orgue avant le début des travaux.

Entretien avec Dominique Gervais

Pour découvrir cet orgue, il suffit de contacter la mairie de Fresquiennes (02 35 32 51 92).

Violoniste, Suzanne Gervais est journaliste à La Lettre du Musicien et chroniqueuse à la matinale de France Musique. Mais elle est aussi fille et petite-fille de facteurs d'orgues. Une aventure familiale qu'elle nous fait partager dans cet entretien avec Dominique Gervais, son père¹, à l'occasion de travaux réalisés sur l'orgue de l'église de Fresquiennes, au nord de Rouen.

1. Entretien réalisé en novembre 2020, en plein deuxième confinement. Le chantier s'est achevé en décembre.

« En tant que facteur d'orgues, on redécouvre des trésors oubliés »

SUZANNE GERVAIS : J'ai toujours entendu parler d'orgue, à la maison.

Mon grand-père, Maurice, formé au sein de la Maison Klais à Bonn, en Allemagne, pendant la Seconde Guerre Mondiale, a emmené ses fils sur ses chantiers, en Normandie. Mon père, Dominique, s'est formé à ses côtés et continue à restaurer les orgues de sa région natale. Cet automne, c'était au tour de l'instrument de l'église de Fresquiennes. J'ai eu envie de lui poser la question : Quelle est l'histoire de cet orgue ?

DOMINIQUE GERVAIS : Il s'agit d'un instrument tombé dans l'oubli et très mystérieux. Nous n'avons pas d'archives. Après le premier démontage, on peut estimer sa construction entre 1790 et 1805. C'est un orgue de château, destiné à jouer de la musique aussi bien profane, de la musique de salon par exemple, que religieuse. Le nom de son facteur est inconnu. Au début du XIX^e siècle, l'instrument est déplacé à l'institution catholique Jouin-Lambert, à Rouen. Puis, vers 1850, il est racheté par le curé de Fresquiennes et installé dans l'église.

Ce qui est rare – et passionnant pour un facteur d'orgues –, c'est qu'il n'a jamais subi aucune transformation. Il est dans son état d'origine, si bien qu'il n'y a même pas de soufflerie électrique. Cet orgue est un témoin authentique de son époque. Il sera l'instrument idéal, une fois restauré, pour jouer la musique française et tout particulièrement la littérature d'orgue composée entre 1750 et 1820. Bien que ce soit un instrument de taille modeste, il mériterait de faire des enregistrements de ce répertoire... Je l'ai découvert dans les années 1980 : je jouais un concert au Château de Fresquiennes, et j'en ai profité pour entrer dans l'église, avec mon père¹. Nous avons découvert cet orgue qui, à l'époque, était déjà muet. La tribune était à l'abandon, quasiment impraticable. Cela doit faire environ 80 ans qu'il n'a pas émis le moindre son.

1. Le grand-père de Suzanne, donc.

S.G. : Quels travaux vas-tu effectuer ?

D.G. : Je mène un véritable travail de reconstruction, à l'identique. Malgré le grand âge de cet orgue et le manque de soins, 95% des pièces sont réutilisables, ce qui est extraordinaire ! Toutes les menuiseries et parties mécaniques sont en chêne : un bois noble, qui résiste au passage du temps. Après le démontage complet qui consiste à enlever toute la mécanique – le clavier et le petit pédalier à la française – et à déposer les 324 tuyaux, il faut ouvrir le sommier, nettoyer les soupapes et changer les ressorts, puis remplacer toutes les garnitures avec – et j'y tiens – des matériaux de l'époque : cuir, peaux, feutres. Et ce n'est pas fini : je change tous les crochets, et j'effectue un replaquage du clavier. La tribune était laissée dans un tel état d'abandon que les ivoires manquants des touches du clavier étaient... tous disséminés sur le sol. Une chance ! J'opère en revanche une grosse modification au niveau de la soufflerie avec l'installation d'un moteur, d'un régulateur d'air, en plus de la modification du soufflet. En plus de tout ceci, j'effectue, et c'est essentiel, un nettoyage en profondeur de l'intégralité de l'instrument, complètement encrassé, de tous ses tuyaux, un par un, ainsi que du buffet, classé. Je change aussi les porcelaines des tirants de jeu... Après le remontage des tuyaux, jeu par jeu, arrive le travail sur le son, la phase acoustique, selon moi la plus intéressante : l'harmonisation, qui est le travail sur le timbre de chaque tuyau ; l'égalisation, pour qu'une note ne soit pas plus forte qu'une autre et, enfin, l'accord général. L'inauguration promet d'être un grand moment d'émotion ! Elle devrait avoir lieu en mai ou en juin, en fonction de la situation sanitaire.

S.G. : Comment as-tu appris ton métier ?

D.G. : J'ai eu la chance d'avoir un père facteur d'orgues, qui avait été formé en Allemagne, pendant la Seconde Guerre Mondiale, dans la maison Klais, à Bonn. À 17 ans, il a fui la Normandie pour Nantes, avec une bande de copains.

C'était l'Exode. Il était caché à côté d'Ancenis en Loire-Atlantique quand il a senti le canon d'une mitrailleuse sur sa tempe. Il lève la tête. Un soldat allemand, à peine plus âgé que lui, lui demande, dans un français approximatif : « Qu'est-ce-que-vous-faites ? » Paniqué, mon père répond : « Je suis organiste. » Le soldat baisse son fusil et répond : « Moi aussi. »

Mon père est emmené au poste, puis envoyé en Allemagne pour travail obligatoire, en tant que requis. Il aurait très bien pu se retrouver à devoir fabriquer des armes, mais, arrivé à Bonn, on lui demande ce qu'il veut faire. « Des orgues », répond-t-il, naïvement. Enfant et adolescent, il faisait du piano et de l'orgue en cachette de son père, charbonnier, qui ne voulait pas entendre parler de musique, « un métier de fainéant ». À Bonn, il est envoyé dans la Maison Klais, d'où il ressortira premier harmoniste. Il était logé chez l'habitant

« C'est un métier où nous avons besoin de temps. C'est aussi un métier solitaire. »

dans une ferme. Les parents, antihitlériens, avaient perdu leurs quatre fils sur le Front russe. Il y est resté quatre ans. Le patron de la Maison Klais ne l'appelait pas Maurice, mais « Musique ». J'ai donc été bercé dans ce milieu, presque malgré moi. Gamin, je passais mon temps dans son atelier à fabriquer des petits objets en bois, puis je l'ai accompagné pendant de longues années pour le seconder sur ses chantiers, dans toute la Normandie.

S.G. : Est-ce un métier difficile, en 2020 ?

D.G. : C'est un métier qui demande beaucoup de patience, car la restauration d'un orgue n'est souvent pas la priorité des communes, ce que l'on comprend. Pour l'orgue de l'église de Fresquiennes, j'ai pris les premiers contacts avec la commune en 2014. Et les travaux ont commencé à l'automne

COMPOSITION DE L'ORGUE DE FRESQUIENNES

Un clavier 54 notes
Pédalier de 12 notes en tirasse
Flûte 8'
Bourdon 8'
Gambe 8'
Prestant 4'
Doublette 2'
Hautbois/basson 8'



Détail des tuyaux de façade, après restauration, avec les bouches redorées à l'ancienne.

MAIRIE DE FRESQUIENNES

2020. Je les avais alertés sur l'état de dégradation de l'instrument : il était temps de passer au sauvetage. À force de patience – et de confiance, aussi, avec le maire –, nous avons mis en place un financement participatif avec les habitants, avec un système de parrainage des tuyaux de l'orgue. Nous avons aussi bénéficié d'une subvention de la Fondation du patrimoine.

C'est un métier où nous avons besoin de temps. C'est aussi un métier solitaire : on est toujours heureux quand une tierce personne vient s'intéresser aux travaux. J'ai l'habitude, une fois le chantier terminé, de faire venir des classes de primaire et leurs enseignants pour leur présenter l'orgue : ils sont tous très enthousiastes ! C'est un monde mystérieux, secret, que peu de gens connaissent. Hélas, avec la Covid-19, partager notre travail est forcément plus compliqué. C'est enfin un métier riche, varié avec, d'une part, le travail manuel – le bois, le métal, le cuir, le feutre, l'ivoire : des matériaux nobles –, et, d'autre part, le travail sur l'acoustique. Et puis chaque instrument est différent. Dans le cas de ce chantier, c'est une grande chance de pouvoir assurer une restauration de A à Z. Un instrument comme celui de Fresquiennes, avec une maintenance annuelle, est reparti pour cinquante ans... ●

La façade de l'orgue avant démontage.



MAIRIE DE FRESQUIENNES